

JEAN-LUC CORREARD

LA TRILOGIE CATHARE



TOME 3

LE CHAMP DES SAINTS

ROMAN

Paris, château du Louvre, avril 1219.

Philippe Auguste replia les deux parchemins qu'il venait de relire, avant de les tendre à l'un de ses conseillers et de lever la tête en direction de son fils.

- Asseyez-vous, Louis, ordonna le monarque d'un ton très calme. Nous avons reçu deux missives, l'une émanant du Saint-Siège, l'autre de notre vassal, Amaury de Montfort, en Occitanie.

- Serions-nous de nouveau excommuniés, Sire ?

- Bien au contraire ! Sa Sainteté, Honorius III, considère que l'éradication de la menace cathare, dans le comté de Toulouse, n'est pas encore achevée. Il nous sollicite donc, afin que nous intervenions et mettions un terme à la mouvance hérétique qui gangrène ces territoires et contre laquelle, messire de Montfort a échoué. Parallèlement, son fils, le jeune comte Amaury semble éprouver les plus grandes difficultés à conserver les fiefs conquis autrefois par son père. En tant que vassal, il sollicite donc notre intervention, dans le but de mettre fin à la révolte des barons occitans, soutenus désormais ouvertement par le comte Raymond VII.

- Une excellente occasion d'asseoir votre autorité sur ces terres, Sire. De plus, la présence du roi de France en Occitanie va probablement susciter l'adhésion sans réserve des populations locales et de fait, renforcer votre puissance et surtout votre influence en Europe.

- C'est l'avis de la majorité des membres de mon conseil, mais voyez-vous, Louis, il se trouve que cette approche n'est pas la mienne.

- Je ne vous comprends pas, Père. Le pape et le comte de Montfort vous offrent cette riche région sur un plateau d'argent et vous renoncez à en prendre possession.

- Le problème ne se pose pas en ces termes, réfléchissez, mon fils. Tout d'abord, messire de Montfort, tout comme le comte Raymond VII, ont fait allégeance à la couronne de France. Nous transporter en comté toulousain pour apporter notre soutien militaire à l'une ou l'autre des parties revient à se positionner pour ou contre l'Église. Or, nous souhaitons garder toute latitude d'agir, en fonction de l'évolution de la situation, aussi bien au niveau local que dans l'ensemble de l'Europe. Ensuite, conduire une armée uniquement française, dont le roi prendrait la tête, risquerait d'être interprété, aussi bien par l'Angleterre que par les diverses monarchies ibériques, comme une provocation. Il y a tout juste deux ans, vous avez signé un traité de paix avec les ministres du roi Henri III d'Angleterre, il me paraît donc inutile de générer, par une action inconsidérée, de nouvelles tensions. Pour finir, intervenir en tant que suzerain soit du comte de Montfort, soit du comte de Saint-Gilles nous imposerait de financer la totalité de cette expédition. En revanche, si cette intervention relèverait de l'appel pontifical à la croisade, Rome en financerait la majeure partie, notre royaume ne serait pas directement impliqué et si vous preniez la croix, le pape deviendrait de fait votre débiteur. Une situation qui pourrait nous être utile plus tard.

- Si j'ai bien compris votre propos, vous m'ordonnez donc de me croiser et de prendre la tête d'une expédition en Occitanie sous couvert de Rome. Quelle sera le teneur de ma mission, Sire ?

- Je ne vous l'ordonne pas, Louis, je vous le suggère. En répondant à l'appel du Saint-Siège, vous serez tenu d'accomplir votre devoir de chrétien dans les limites fixées par le service de l'Ost. Autrement dit, à la tête d'une armée puissante, vous allez vous rendre en Occitanie et vous contenter de recevoir l'allégeance des seigneurs locaux. Au

bout de quarante jours, vous quitterez les lieux et vous rentrerez à Paris. Ainsi, vous aurez accompli votre devoir vis-à-vis de l'Église et vous montrerez aux monarques européens que sous prétexte de la croisade, nous avons désormais le contrôle de ces territoires.

- Comment devrais-je réagir, Sire, si l'un des seigneurs locaux refusait de faire allégeance à la croisade et choisisse la confrontation armée ?

- La seule motivation d'une telle posture serait alors assimilée au comportement de suppôts d'hérétiques. En pareil cas, il conviendrait donc de réduire ces ennemis de la chrétienté et bien évidemment de laisser ensuite les religieux séparer le bon grain de l'ivraie.

- Quand dois-je me mettre en marche vers le sud ?

- Nous devons d'abord informer le primat des Gaules que vous allez prendre la croix. Ensuite, attendre la participation financière du Saint-Siège et pour finir, déterminer un point de jonction avec les croisés venus des différents pays de l'Europe. Je tiens absolument à ce que l'armée qui se présentera en comté toulousain ne soit pas constituée uniquement de soldats français.

- Très bien, Père, il en sera fait selon votre bon vouloir.

Louis se retira, se rendit à la chapelle du château pour prier avant de rejoindre son épouse, Blanche de Castille, alors en grande conversation avec ses dames de compagnie.

Toulouse, fin mai 1219,

Sous le regard amusé de Gilbert, Jeanne vérifia pour la énième fois son paquetage, cherchant désespérément ce qu'elle aurait pu oublier. Comme la plupart des femmes du monde, elle avait prévu à peu près toutes les configurations météorologiques possibles, ainsi que l'éventualité d'une cérémonie ou d'une sortie inattendue nécessitant d'être correctement vêtue. De plus, en ce matin de fin mai, elle se sentait particulièrement stressée. À peine sortie de l'adolescence, elle avait quitté Marmande sur un coup de tête, pour suivre une bande de saltimbanques au talent médiocre et au devenir douteux. Malgré les conseils avisés de sa mère et les admonestations paternelles, elle n'avait rien voulu entendre et avait profité d'une absence de ses géniteurs pour quitter la demeure familiale et vivre ce qu'elle pensait être son destin. Aujourd'hui, cinq ans après ce départ en catimini, elle s'apprêtait à rejoindre sa famille pour lui annoncer qu'elle allait convoler avec un personnage d'un niveau social supérieur au sien, mais duquel elle attendait un enfant conçu avant mariage.

Ses parents étaient des petits commerçants, mais surtout de bons chrétiens, aussi, appréhendait-elle une réaction de rejet de la fille prodigue, en particulier de la part de son père. Gilbert avait acheté quelques cadeaux somptueux pour arrondir les angles et il lui avait aussi conseillé de joindre en priorité sa mère qui, comme la plupart des mamans du monde ferait le nécessaire pour apaiser les tensions et le reste suivrait.

La matinée était déjà bien entamée lorsque Jeanne sortie enfin de la demeure, deux gros baluchons à la main,

pour rejoindre Bertrand et son escorte qui patientait depuis une heure. Ce dernier descendit de cheval, aida la jeune femme à attacher ses paquets sur le dos d'une mule, avant de remonter en selle et de se tourner vers Gilbert.

- Nous ferons certainement plusieurs haltes de manière à ne pas épuiser les montures. Soyez sans crainte, mon ami, nous serons de retour dans les temps et en grande forme, pour célébrer comme il se doit votre union.

- Je sais pouvoir vous faire confiance, Bertrand. Cependant, soyez tout de même prudent, selon nos espions, Amaury de Montfort se trouve déjà devant Marmande et tente d'en faire le siège.

- J'en suis informé. C'est la raison pour laquelle, nous cheminerons par la Gascogne puis, l'Aquitaine, et nous attendrons une opportunité pour pénétrer dans la cité.

- Bonne chance, mon ami, et que Dieu vous protège.

Le convoi quitta Toulouse par le pont vieux, avant de prendre la direction de l'ouest. Au cours de ce périple de quatre jours, il effectua plusieurs arrêts dans des bourgs où flottait l'étendard des rois d'Angleterre, avant qu'un éclaireur aperçoive, à la sortie d'un chemin forestier, Marmande. Bertrand ordonna à ses compagnons de voyage de se dissimuler à l'abri des arbres, tandis qu'il se rendrait seul, au plus près de la cité, afin de se rendre compte de la situation militaire et déceler un éventuel danger. Comme il s'y attendait, Amaury de Montfort, en manque d'effectif, avait positionné ses troupes en face des portes de la ville et semblait attendre la reddition de celle-ci. En revanche, les eaux de la Garonne étant tumultueuses et aucun pont ne reliant les deux rives, le jeune comte en avait négligé le verrouillage et seules, quelques patrouilles en surveillaient périodiquement les berges. Bertrand rebroussa chemin pour

rejoindre le groupe et après avoir pris conseil auprès des membres les plus aguerris, il décida de remonter vers l'amont du fleuve et de se mettre en quête de barques. Son plan était d'une simplicité enfantine, mais dangereux. À la nuit tombée, le groupe prendrait place dans deux embarcations « empruntées » puis, se laisserait emporter par le courant, tout en cherchant à rejoindre l'autre rive en s'aidant de perches. La chance était de leur côté cette nuit-là, car rapidement, ils découvrirent quelques bateaux de pêcheurs amarrés dans un endroit calme. De plus, en cette fin du mois de mai, le manque de pluviométrie avait considérablement abaissé le niveau moyen de la Garonne. La traversée s'effectua sans trop de difficultés et moins d'une heure plus tard, Jeanne posait à nouveau les pieds dans sa ville de naissance. Compte tenu de l'heure avancée, elle décida de ne pas se rendre immédiatement chez ses parents, mais de passer la nuit dans une auberge de la cité. La présence de l'armée des croisés aux portes de Marmande ayant fait fuir tous les clients, la jeune femme et ses compagnons trouvèrent aisément un lieu où prendre un bon repas et passer le reste de la nuit.

Le lendemain, flanquée de Bertrand et chargée des cadeaux achetés par le futur gendre, elle prit le chemin de la maison familiale. En chemin, elle croisa une de ses anciennes connaissances qui aussitôt la reconnut.

- Jeanne, par tous les saints, balbutia la jeune femme en se jetant dans ses bras. Tu as disparu depuis si longtemps que nous te pensions morte.

- J'ai un peu honte de vous avoir laissés sans nouvelle, mais depuis que j'ai quitté Marmande, tout s'est déroulé si vite que je n'ai pas vu le temps passer.

- En tout cas, tu es resplendissante. Il me reste encore une bonne heure avant de rejoindre mon boulanger de mari, veux-tu venir à la maison ? Nous discuterons plus tranquillement. Bien sûr, le charmant messire qui t'accompagne peut venir aussi, ajouta-t-elle en affichant un sourire complice.

- Je suis tellement troublée que je manque aux devoirs les plus élémentaires de la politesse. Je te présente, Bertrand, un ami fidèle et un compagnon d'armes de mon futur époux. Bertrand, voici Clothilde, une amie d'enfance. Alors, que deviens-tu ? Poursuivit Jeanne en prenant son amie par le bras.

- Eh bien, il y a quatre ans, j'ai rencontré Honoré, un boulanger venu d'un village des environs pour parfaire ses connaissances à Marmande. Le fluide est tout de suite passé et un an plus tard, nous nous sommes mariés. Depuis, nous avons ouvert une boulangerie dans le centre de la cité et malgré cette époque troublée, les affaires marchent plutôt bien.

- J'en suis heureuse pour vous. Dis-moi, as-tu des enfants ?

- Pas encore, malheureusement, et pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé. Comme tu t'en doutes, je suis allée prier la Sainte-Vierge et Sainte-Marguerite, mais jusqu'à présent, rien n'y a fait.

- Cela viendra, ne t'inquiète pas. Au fond, c'est peut-être une bonne chose. Vous venez d'ouvrir un commerce et j'imagine que tu ne dois pas disposer d'énormément de temps pour te consacrer à la bonne gestion d'un foyer et un rôle de mère.

- Il y a toujours moyen de s'arranger et Honoré voudrait tellement avoir un fils qui reprenne un jour notre affaire.

- L'ambition de tous les hommes, comme si nous, les femmes, étions des individus de seconde zone. Dis-moi, vois-tu toujours mes parents ?
- Ta mère passe environ tous les deux jours à la boulangerie et de temps à autre, c'est ton père qui vient chercher le pain.
- Comment se portent-ils depuis mon départ ?
- Pour être franche, ta disparition soudaine les a dévastés. Au début, ta mère en a beaucoup souffert car, comme beaucoup de femmes j'imagine, elle se culpabilisait. Maintenant, elle a repris le dessus et affirme, à qui veut bien l'entendre qu'un jour, ta troupe de saltimbanques et toi, vous repasserez par Marmande.
- C'était une erreur de jeunesse sur laquelle j'ai tiré un trait depuis des lustres.
- Tu me rassures, car je craignais que tu veuilles faire ta vie avec l'un de ces amuseurs de foire. Mais tu viens de me parler d'un futur époux. Qui est donc l'homme qui a capturé ton cœur ?
- Il se prénomme Gilbert et il est le lieutenant général du comte Raymond VII.
- Tu vas épouser un noble ? Je n'en reviens pas.
- Ce n'est pas un noble au sens où tu l'entends. C'est un chevalier dont les actions, à maintes reprises, ont fait basculer la guerre au profit de Raymond VI et de son fils. Depuis, le jeune comte l'a honoré de sa confiance et de son amitié, avant de lui confier ces importantes responsabilités.
- Et je suppose que ce retour incongru est lié à tes noces imminentes.
- C'est, en effet, la raison principale de mon voyage, mais cela ne diminue en rien la joie de te revoir ainsi que d'autres de nos amis.
- Vois-tu Jeanne, il va falloir que l'on élabore un plan d'attaque, car si ta mère, après quelques bouderies

compréhensibles, sera heureuse de te revoir, il n'en sera pas de même pour ton père.

- Après tout ce temps, tu penses qu'il me tient toujours rigueur de cette stupide faute d'adolescente ?

- Il a interdit à son entourage, y compris à ta mère, que l'on parle de toi en sa présence. Comme tu le comprends aisément, l'affaire est loin d'être gagnée.

- Il n'a pas changé et si je comprends bien, la messe est dite. J'en suis extrêmement attristée car c'est au fond un brave homme et un bon père, mais il est têtu comme une mule et fier comme un coq.

- Les chiens ne font pas des chats, ma chère, mais la messe ne fait que commencer.

- J'espère que tu ne me donnes pas de faux espoirs. Comment pourrait-on amoindrir sa colère et obtenir son pardon ?

- Il se trouve qu'il éprouve une grande affection pour Honoré qu'il considère un peu comme son fils. Si mon époux accepte de nous aider, nous parviendrons peut-être à l'amadouer.

- Il s'est attaché à ton mari, cela m'étonne de lui. De mémoire ce n'est pas son genre.

- Je suis un peu embarrassée de te parler de leurs affaires personnelles, mais autant que tu saches tout de suite la vérité, de la sorte, tu sauras où tu mets les pieds. Depuis le début de ce conflit, beaucoup de commerçants ont été contraints de mettre la clé sous la porte. Ton père, avec son métier de botteur sellier, connaît lui aussi de grandes difficultés. Il y a environ un an, alors qu'il parlait de ses problèmes avec Honoré, nous lui avons proposé de lui prêter un peu d'argent pour sauver son affaire. Depuis, il se sent redevable et nous traite comme des amis, voire des proches.

- Je vois. Et à combien se monte sa dette ?
- Sept cents deniers, mais nous lui faisons entièrement confiance et nous savons qu'en dernière limite, il vendra son fond pour pouvoir nous rembourser.
- C'est vraiment très charitable de votre part, mais voilà qui va apporter un peu d'eau au moulin de ton époux.

Jeanne souleva un pan de sa chemise, ouvrit une bourse apparemment bien remplie et en sortit trois livres.

- Donne cela à ton époux, je te prie. Il pourra ainsi informer mon père qu'il n'a plus de soucis à se faire.
- Mais c'est plus que ce que nous lui avons prêté.
- Peu importe, la différence compensera votre témoignage d'amitié. Comment envisages-tu la suite des évènements.
- Je pense qu'il faut forcer un peu les choses. Le mieux est que tu viennes avec moi à la boulangerie. Je te présenterai Honoré, je lui expliquerai la situation, je lui remettrai l'argent et nous attendrons la venue de ta mère. En principe, elle passe à la boulangerie après les cloches annonçant les tierces (environ 9 heures). Tu te dissimuleras dans l'arrière-boutique, j'engagerai la conversation et à partir de là, nous aviserons.

Gilbert se leva, salua Renaud et embrassa affectueusement Bertille avant de prendre congé et de rentrer chez lui. Dans l'après-midi, il reçut la visite d'Hannibal qui, compte tenu des circonstances lui avait préparé une décoction à base de Millepertuis. L'herboriste lui avait expliqué que son mélange apaiserait ses tensions et l'aiderait à dormir puis, les deux hommes avaient longuement discuté de choses et d'autres afin de tuer le temps et de se changer les idées.

La nuit recouvrait depuis plus d'une heure la ville lorsque Gilbert entendit quelqu'un frapper discrètement à sa porte. Il se leva de son tabouret, dissimula une dague dans son dos, avant de gagner l'entrée de sa demeure et d'ouvrir. À son grand étonnement, il se retrouva face à un homme de petite taille, au physique frêle et auquel il était impossible de donner un âge. L'inconnu le fixa étrangement puis, afficha un sourire avant de se présenter.

- Bonsoir, Messire, se présenta l'homme en le saluant courtoisement. Je me nomme Jean du Collet et je suis un ami de messire Renaud.

- Soyez le bienvenu. Je vous en prie, entrez et installez-vous sur un fauteuil, nous serons plus tranquilles pour discuter.

L'homme s'avança dans la pièce à vivre de la maison, regarda rapidement la décoration, avant de s'asseoir et d'attendre son hôte.

- Décidément enchaîna Gilbert, je manque à tous mes devoirs. Veuillez me pardonner car actuellement, je suis un peu perturbé. J'ai cru comprendre que vous étiez un Cathare, évidemment, vous ne buvez pas et vous ne mangez aucun produit issu d'un animal. Puis-je vous offrir au moins de l'eau ?

- Nous ne sommes pas tous des ascètes, Messire, après tout, le Seigneur Christ n'a-t-il pas festoyé avec ses hôtes aux noces de Canaan ?

- C'est juste, rétorqua Gilbert, surpris par la répartie de son visiteur nocturne. Je peux donc, sans vous offenser, vous offrir un peu de vin.

- Un peu de vin et de la viande si vous le souhaitez. Voyez-vous, tout est une question de mesure. Vous m'offrez un peu de viande, j'en conclus donc que ce malheureux animal est déjà mort et dans ce cas, il serait stupide de refuser. En

revanche, si vous me proposiez d'en abattre un pour moi, je déclinerais votre offre.

Gilbert se rendit dans la cuisine, ramena du vin, de la viande, des coupes et le nécessaire pour partager un repas. Il reprit place en face de Jean qui, pour débloquer la situation prit la parole.

- Messire Renaud m'a informé de l'épreuve que vous venez de vivre. J'imagine qu'en tant que fidèle croyant de l'Église de Rome, vous en êtes particulièrement affecté.

- Nous allons nous marier et qui plus est, elle attendait notre premier enfant. Qui n'en serait pas affligé ?

- Des gens qui, comme nous, savent que telle est notre destinée à tous. Jeunes ou vieux, riches ou pauvres, puissants ou faibles, nous ne sommes que de passage sur cette terre.

- Certes, mais je ressens un profond sentiment d'injustice. Elle était jeune, belle, elle portait la vie et elle n'avait fait de mal à personne, du moins volontairement. J'ai mon lot de méfaits sur la conscience et la justice immanente aurait voulu que je parte le premier.

- Les partisans de l'Église de Rome sont décidément des gens bien curieux, Messire. Vous souscrivez tous au concept d'un paradis dans lequel les âmes vivront éternellement à l'abri des vicissitudes de l'existence terrestre et lorsque l'un de vos proches y retourne, vous vous sentez généralement très affligés. Vous devriez, au contraire en être heureux.

- Tout d'abord, nous ne sommes pas sûrs d'y aller, car seul le juge suprême décide de notre destination finale, enfer, purgatoire ou paradis. De plus et pour parler franchement, personne n'est jamais revenu pour nous narrer son expérience de l'au-delà.

- Doubteriez-vous d'une existence après notre passage sur cette terre ?
- Disons plutôt qu'il ne s'agit pas pour moi d'une évidence.
- Je vois. À votre avis, Messire, qu'advient-il après notre mort physique.
- Peut-être rien. Nous mourrons, notre corps se décompose et nous retournons à la poussière, tel qu'il est écrit dans les textes.
- C'est exact, mais cette citation de la Genèse fait avant tout référence à notre enveloppe charnelle. Mais à votre avis, qu'advient-il de l'être immortel qui est enfermé dans ce corps matériel ?
- Je l'ignore. Encore faudrait-il que cette entité à laquelle vous semblez attacher une réalité, existe.
- Vous m'avez dit précédemment que vous portiez votre lot de méfaits sur la conscience. J'en déduis donc qu'au cours de cette guerre, vous avez probablement tué des gens et vu certains de vos amis y perdre la vie. Est-ce que rien ne vous a déconcerté ?
- J'ai en effet supprimé quelques ennemis et vu des proches mourir, mais quel rapport ?
- Est-ce que ces gens étaient jeunes ?
- Pour la plupart, c'était le cas. Voyez-vous, en général, ce sont les jeunes que l'on envoie en première ligne, rarement les vieillards ou les mourants.
- J'en conviens, mais je reste surpris que rien ne vous ait interpellé. Vous étiez à côté de gens plein de vie, qui riaient, parlaient, s'énervaient, parfois se battaient et cetera et à la suite d'un coup fatal, vous vous êtes retrouvé face à des pantins désarticulés, inexpressifs, à l'œil vitreux. En bref, et sans vouloir vous paraître cynique compte tenu des circonstances, un tas de chair presque grotesque que la vie

venait de quitter. À votre avis, où donc a pu s'enfuir toute cette énergie ?

- Je l'ignore, j'avoue que je n'avais jamais envisagé le problème sous cet angle.

- Eh bien ! Ces proches que vous avez aimés ou ces ennemis que vous avez haïs ont simplement quitté leur enveloppe charnelle. Un peu comme les chevaliers lorsqu'ils se défont de leur armure, mais ils existent toujours, simplement sous une autre forme.

- C'est possible, mais à ma connaissance, personne n'est jamais revenu pour en témoigner.

- Doubteriez-vous, Messire, que Christ ait ressuscité Lazare et que lui-même soit revenu d'entre les morts ?

- Bien sûr que non ! Mais le Christ est le fils de Dieu et il a ressuscité Lazare, un pouvoir divin qui n'est pas l'apanage du commun des mortels.

- En effet, mais notre Seigneur lui a redonné la vie, cela induit que cette vie était bien hors de son corps matériel.

- Sans doute, mais qu'essayez-vous de me dire ?

- Simplement que les proches que vous pleurez aujourd'hui n'ont pas véritablement disparu, ils ont simplement changé de monde. De plus, ils sont aujourd'hui libérés de cette prison de chair qui est la source de tous les maux de la terre. Selon vous, Messire, pourquoi toutes ces souffrances, toutes ces guerres, toutes ces injustices ici-bas ?

- Sans doute parce que l'homme est par nature foncièrement mauvais.

- Ou plus exactement, parce qu'il est conscient de n'être qu'un simple mortel et qu'en conséquence, il a peur. C'est la raison pour laquelle, plus il est riche et puissant, plus il éprouve le besoin de posséder, de thésauriser, pensant que de puissantes forteresses, beaucoup d'argent et le pouvoir

qui accompagne en général ces possessions le mettront à l'abri d'une issue irrémédiablement fatale.

- J'ai déjà eu ce genre de conversations naguère, mais si tel était le cas, pourquoi l'Éternel aurait-il créé un monde aussi inégalitaire ?

- Êtes-vous bien certain que Dieu l'ait réellement créé ?

- C'est du moins ce qu'affirment la Vulgate et les trois religions qui y font référence. Je sais cependant que les Cathares contestent cette doctrine et émettent le postulat que Satan est le véritable créateur du monde matériel.

- C'est exact et c'est la raison pour laquelle aujourd'hui, plutôt que de remercier l'Éternel d'avoir libéré vos proches de leur enveloppe charnelle, vous souffrez et ceci d'autant plus que je ressens chez vous comme un sentiment de culpabilité.

- Sur ce plan là, vous avez raison. En tant que promis, j'aurais dû me trouver au côté de ma future épouse afin de la défendre.

- Cela aurait-il changé quelque chose à ce drame ?

- Je l'ignore, mais au moins, je ne serais pas là pour vous en parler.

- Pardonnez-moi d'insister, Messire, mais j'ai la curieuse impression que votre absence involontaire, auprès de la dame que vous aimiez, n'est pas la seule raison de votre remord.

- J'ai fait un étrange rêve, au cours duquel je me voyais à Béziers, lors du massacre de la population locale par les troupes de Simon de Montfort. Au milieu du chaos qui régnait dans la ville, j'ai vu le visage de Jeanne qui semblait me supplier.

- Étiez-vous à Béziers lors de ces évènements terribles ?

- J'y étais, en effet.

- Dans ce cas, je ne vois que deux possibilités, Messire. Soit vous étiez avec la population et vous ressentez un sentiment de culpabilité du fait de figurer parmi les rares survivants du massacre. Soit vous faisiez partie de l'armée croisée et c'est une manière pour le Très-Haut de vous faire mesurer ce que vos victimes ont dû éprouver. Bien évidemment, la vérité ne me regarde pas et je ne tiens pas à la connaître.

- Disons qu'il y a un peu des deux. Dites-moi, Messire Jean, que feriez-vous à ma place ?

- Je ne suis, hélas, pas à votre place. En tant que Cathare, je me dirais que tous les morts dont l'existence n'a pas été exempte de reproches, reviendront ici-bas pour un nouveau passage dans cet enfer, et cela, sous la forme que le juge suprême trouvera opportune. Pour les autres, évidemment, ils gagneront définitivement la demeure de l'Éternel d'où la souffrance et les tourments sont exclus à jamais.

- J'éprouve une certaine admiration pour cette forme de fatalisme, mais malheureusement, je ne parviens pas à y souscrire. Je reste un chevalier et mon devoir est de servir mon seigneur et de protéger les faibles.

- Je sais, Messire. Alors qu'allez-vous faire ? Tuer un maximum de croisés ? Peut-être même tenter d'assassiner le prince Louis ? Qu'advient-il alors ? À leur tour, ces gens réclameront vengeance et ils massacreront d'autres innocents et ainsi la spirale infernale si chère à Satan continuera de s'enfoncer vers le néant.

- Vous avez peut-être raison, mais j'avoue qu'en ce moment, je ne me sens pas particulièrement enclin à la clémence.

- Alors, laissons passer un peu de temps, Messire Gilbert et si vous souhaitez de nouveau me parler, il vous suffira d'en informer notre ami Renaud. Je vais vous laisser maintenant,

car après ce drame, j'ai des soins physiques et moraux à apporter à d'autres de nos frères.

Jean se leva, salua d'une simple inclinaison de tête son hôte, avant de se diriger vers la porte et de disparaître dans la pénombre. Dès le lendemain, Gilbert jugea qu'il était inutile de rester chez lui à se morfondre et que sa peine s'estomperait beaucoup plus vite s'il consacrait toute son énergie à ses nouvelles responsabilités. Mécaniquement, il rangea les vêtements de Jeanne, comme si cette dernière allait revenir le soir même puis, il quitta sa maison pour prendre la direction du château. Dès sa sortie, il fut frappé par l'activité anormale et par la quantité inhabituelle de gens déambulant dans la ville. Une fois sur place, il salua une poignée de consuls visiblement pressés puis, demanda à être reçu par le comte qui aussitôt, accéda à sa requête.

- Je suis heureux de vous revoir parmi nous, lui confessa Raymond VII, mais vous connaissant, je n'en attendais pas moins de vous.

- Je vous sais gré de votre estime Seigneur comte et je pense que je vous serai plus utile ici que cloîtré chez moi. J'ai remarqué une activité anormale en venant au château. Que se passe-t-il ?

- Après l'hécatombe de Marmande, beaucoup de gens sont convaincus que le prince Louis est un homme sans parole. Aussi, ont-ils décidé de quitter les cités et les bastides environnantes afin de trouver refuge dans Toulouse.

- Comment allons-nous faire pour loger, nourrir et protéger toutes ces personnes ?

- Chaque groupe qui arrive amène avec lui tout ce qu'il a pu accumuler en armement, en vivre, en eau et autres accessoires. Pour le reste, avec l'aide de la population, nous

faisons pour le mieux afin de les loger dans des conditions acceptables.

- Une situation qui ne pourra pas durer éternellement.
- De ce côté, nous serons vite fixés car contrairement à nos attentes, l'armée des croisés ne s'arrête pas devant chacune des cités dans le but d'obtenir sa soumission, mais se transporte directement vers Toulouse.
- Le prince doit penser qu'une fois votre hommage reçu, il pourra retourner vers Paris avec la satisfaction du devoir accompli.
- Et de la sorte, distribuer nos fiefs comme bon lui semblera. Je vais réunir mon conseil à ce sujet, mais personnellement, je ne suis pas disposé à me soumettre sans défendre nos intérêts. La réunion se tiendra en début d'après-midi et bien évidemment, vous y êtes convié. En attendant, j'aimerais que vous fassiez une inspection de nos murailles et que vous preniez les dispositions que vous jugerez nécessaires afin de les faire renforcer.

Gilbert salua les membres présents, avant de se retirer et de monter sur la tour joutant le château pour commencer son inspection. Visiblement, l'expérience acquise au cours du siège établi par la famille de Montfort, avait porté ses fruits. À l'exception de quelques détails qu'il s'empressa de faire rectifier, aucune défaillance dans le système défensif que l'ennemi pourrait exploiter n'était à signaler. Peu avant midi, il rentra chez lui, avala un repas frugal et s'appêtait à retourner au château lorsque plusieurs sons de cornes retentirent depuis les tours de veille. Gilbert s'empara de ses armes ainsi que d'une arbalète puis, se dirigea le plus vite possible vers l'un des parapets. Au loin, la puissante armée croisée, progressant en trois colonnes, approchait de Toulouse. Parvenue à environ cinq cents pas

de l'objectif, l'une des colonnes bifurqua vers le nord, une autre se positionna au centre tandis que celle du prince Louis prenait la direction du sud pour s'établir en face du château narbonnais. Aussitôt, les soldats et les sergents d'armes déchargèrent les lourds chariots et commencèrent à assembler les tentes et les machines de guerre sous le regard inquiet de la population toulousaine. Alors que le soleil commençait à décliner et contrairement aux appréhensions des défenseurs, les croisés allumèrent des brasiers et mirent gibier, légumes et charcuterie à griller.

Les agapes durèrent jusque tard dans la nuit puis, soldats comme grands feudataires regagnèrent leur tente, ne laissant que quelques sentinelles et patrouilles équestres en surveillance. Gilbert, qui avait suivi depuis le début les mouvements des croisés, se dirigea d'un pas pressé vers le donjon où il espérait y trouver Raymond VII et ses conseillers. Tous s'apprêtaient à quitter leur position et aller prendre un peu de repos lorsqu'il les intercepta à l'entrée des escaliers.

- Demain risque d'être une journée chargée, Gilbert, affirma Raymond en souriant. Faisons donc comme nos adversaires et allons d'abord nous rassasier puis profitons d'une nuit qui sera probablement tranquille.

- Seigneur comte, enchaîna Gilbert, avez-vous observé le comportement de l'ennemi ?

- Évidemment, mon cher, j'y ai même passé une bonne partie de mon après-midi.

- Pardonnez-moi d'être direct, mais les hommes ont bu et ripaillé durant des heures. Actuellement, la plupart d'entre eux doivent dormir à poings fermés et beaucoup doivent même cuver leur vinasse.

- J'imagine, et alors ?

- Je pense que le moment est idéal pour sortir de la ville et les attaquer. Le temps qu'ils réagissent et soient prêts à se défendre, nous leur aurons infligé de tels dégâts qu'ils seront contraints d'abandonner la partie.
- Au premier abord, votre idée n'est pas stupide. Cependant, je dois m'entretenir avec les membres de mon conseil afin de déterminer avec eux si la solution d'une sortie en pleine nuit est appropriée.
- Malgré tout le respect que je vous dois, Seigneur comte, il conviendrait de faire vite. Il ne faut en aucune manière leur laisser le temps de recouvrer leurs esprits, car dans cette hypothèse, nos hommes couraient un grave danger.
- Je vais immédiatement les convoquer et tâcher de faire au mieux, Gilbert. Je vous tiens informé.

Comme trop souvent au cours de cette guerre, on palabra, on ergota tant et si bien que Raymond revint trois heures plus tard la mine déconfite. Certains des membres du conseil, une minorité d'ailleurs, avaient validé la proposition de Gilbert. La majorité, hélas, s'était cantonnée dans une position d'attente. Pour ces derniers, la plupart des soldats qui accompagnaient le prince étaient des professionnels de la guerre, dont beaucoup avaient participé à la bataille de Bouvines ou de la Roche aux moines. En conséquence, nul ne pouvait anticiper leurs réactions face à une attaque surprise et prendre ainsi le risque de les laisser pénétrer dans la ville. Ensuite, attaquer le premier s'était défier ouvertement le dauphin du roi de France et donc, annihiler toute opportunité de pouvoir négocier, par la suite. Pour finir, beaucoup de Toulousains, soldats et volontaires avaient à cette heure, regagné leur Pénates. Les réveiller, les armer et planifier un assaut en pleine nuit, risquaient

d'entraîner une confusion durant les affrontements et affaiblir les défenseurs pour la suite des opérations.

Gilbert, dépité et contrarié d'avoir ainsi perdu une occasion d'assouvir sa vengeance rentra chez lui, avala un peu d'onguent préparé par Hannibal, avant de tomber telle une masse dans son lit. Le lendemain, alors qu'il finissait une soupe épaisse, accompagnée de fromage et de pain, afin de pouvoir combattre, si nécessaire, toute la journée, le son d'un cor interrompit son petit-déjeuner. Il se harnacha aussi vite qu'il le pouvait, s'empara de son épée et de son arbalète, avant de se précipiter vers les murailles. Au loin, trois religieux, précédant une poignée de chevaliers, quittaient le camp croisé et se dirigeaient vers l'entrée du château narbonnais. Parvenus devant la poterne, édifiée naguère par le défunt Simon, l'un des chevaliers, arborant l'étendard à fleurs de lys demanda à parlementer. Quelques minutes plus tard, Raymond VII, encadré de Gilbert, de Bernard de Foix et de quelques conseillers franchissait le pont-levis pour rencontrer les plénipotentiaires croisés. Contrairement à l'habitude, l'échange fut extrêmement court. Pour le prince, trois conditions devaient impérativement être remplies afin d'éviter l'affrontement. Tout d'abord, les Toulousains s'engageaient à ne pas entamer le combat et à déposer immédiatement les armes. Ensuite, toutes les portes de la cité devaient être ouvertes aux soldats de la croisade. Pour finir, Raymond VII devait se rendre sous la tente de Louis, afin de lui prêter hommage et faire serment d'obéissance au roi de France. La réponse du jeune comte fut encore une fois à la mesure de son tempérament. En premier lieu, il rappela à son interlocuteur que le prince était déjà venu à Toulouse où il avait été accueilli par des habitants en liesse. Partant de ce constat, il

demandait quel hommage il convenait de rendre à un suzerain qui revenait en Occitanie pour massacrer ses sujets. Pour finir, il demanda quel crédit il pouvait apporter à la parole d'un fils de roi qui avait laissé exterminer la population de Marmande, alors que des négociations de paix étaient en cours.

Sur ces échanges acrimonieux, la délégation princière fit demi-tour pour regagner le camp des croisés. C'est en début d'après-midi que la première confrontation eut lieu. Les troupes royales, bien supérieures en nombre attaquèrent la ville de tous côtés. Cependant, les Toulousains, galvanisés par leurs victoires précédentes et outrés du massacre des Marmandais se défendirent tels des fauves acculés. Le soir venu, Louis dut ordonner le repli sans qu'une opportunité de faire tomber la ville ne se profile. Dans le courant de la nuit, des artisans et des volontaires, composés essentiellement de gens âgés, de femmes et d'adolescents travaillèrent à la lueur des torches de manière à réparer et renforcer les défenses détériorées.

Durant les quarante jours qui suivirent, le prince lança ses troupes à l'assaut des murailles jusqu'à ce que, lassé et écœuré, il ordonne le repli des tentes et le démontage des engins de guerre puis, le retour vers Paris. Conformément aux obligations médiévales, Louis avait pris la croix, accompli son service de l'Ost, dès lors, ni l'Église, ni son père ne pouvaient lui reprocher quoi que ce soit et à terme, le pape lui en serait redevable.

La victoire sur cette puissante armée rehaussait la popularité du jeune comte et parallèlement, mettait Amaury de Montfort dans une situation extrêmement précaire.

L'héritier de Simon, désormais abandonné par le prince et à court d'argent, voyait ses troupes fondre comme neige au soleil, tandis que Raymond VII, profitant de son aura repartait au combat afin de reprendre ses fiefs. Un soir, alors que son armée rentrait à Toulouse après avoir fait tomber une puissante forteresse, Raymond fêta d'abord l'évènement avec ses proches puis, une fois les agapes terminées, demanda à Gilbert de s'attarder quelques instants puis, de le rejoindre dans ses appartements.

- Je vous en prie, Gilbert, asseyez-vous et servez-vous à boire. Encore une fois, votre sagacité nous a permis de remporter une victoire déterminante sur les troupes du comte de Montfort.

- Cela n'aurait pas été le cas sans le courage et la détermination de vos hommes. Quant au reste, Seigneur comte, n'est-ce pas ce que vous attendiez de moi en me faisant l'honneur de me nommer lieutenant général ?

- Un choix judicieux, sans aucun doute, mais ce n'est pas pour parler au responsable de mon armée que je vous ai retenu, mais à l'ami.

- Je suis extrêmement flatté d'une telle considération. Qu'attendez-vous de moi ?

- Vous savez sans doute que le jeune de Montfort se trouve aujourd'hui acculé. Après plusieurs défaites, il est couvert de dettes, les prêteurs ne se bousculent plus pour le renflouer et pire encore, ses fidèles le quittent un à un pour retourner vers le nord.

- J'en suis informé. Lorsque son père volait de victoires en victoires, les rapaces accouraient pour s'octroyer une partie du festin. Dès lors qu'il n'y a plus rien à grappiller, ils ont repris leur envol vers d'autres cibles.

- Comme toujours, mais là n'est pas le problème. Selon mes informations, Amaury de Montfort envisagerait de céder

une grande partie des terres conquises par son père au roi Philippe, ce qui obligerait ce dernier à intervenir directement en Occitanie. À votre avis, comment puis-je contrecarrer un tel projet ?

- Une bien étrange question, Seigneur, d'autant que vos conseillers sont probablement bien plus avisés que moi en matière de politique.

- N'en prenez pas ombrage, Gilbert, mais j'ai appris qu'autrefois, vous avez servi fidèlement la croisade. Peu importe ce passé car depuis, vous m'avez donné suffisamment de gages de votre fidélité. Néanmoins, j'imagine que vous connaissez certainement mieux que moi la mentalité de ces gens venus du nord et c'est la raison pour laquelle, j'aimerais que vous me fassiez part de votre approche du problème.

- J'ai en effet servi la croisade à une époque où je souscrivais à la faconde des religieux et des grands feudataires qui dirigeaient notre lutte, supposée contre l'hérésie. Depuis, j'ai compris que les intérêts mercantiles avaient pris le pas sur la démarche spirituelle et je vous remercie de ne pas m'en tenir rigueur. Pour en revenir à votre question, et compte tenu de la situation actuelle, trois options s'offrent à vous. Tout d'abord, mettre le roi Philippe dans l'embarras en lui offrant votre hommage pour l'ensemble de vos possessions. Simon est mort, l'Église n'a toujours pas tranché le différend qui opposait votre père au défunt comte et surtout, Rome n'ayant rien à vous reprocher, vous restez logiquement le propriétaire de vos fiefs et de leurs dépendances, exception faite des vicomtés Trencavel. Ensuite, vous pouvez négocier directement avec le jeune de Montfort. Il est aux abois et si chacun de vous se montre raisonnable, un accord de paix, voire d'assistance mutuelle peut être envisageable. Pour finir, il reste la

solution brutale, à savoir, mener une guerre totale, éliminer le comte Amaury et achever d'anéantir son armée.

- Je vois. Laquelle de ces options vous semble la plus pertinente ?

- Personnellement, je tenterais d'en combiner deux, à savoir, trouver un accord avec Amaury de Montfort et faire allégeance au roi Philippe. De la sorte, la guerre s'arrêterait et le roi de France aurait la garantie de disposer de deux puissants vassaux à sa frontière sud.

- C'est une option concevable. Toutefois, elle présente un inconvénient majeur, celui de se soumettre à une autorité étrangère, alors que depuis des siècles, les Saint-Gilles règnent sur ce comté de manière totalement indépendante. Néanmoins, votre analyse me semble pertinente et nécessité faisant loi et je vais y réfléchir.

- Très bien ! Puis-je me retirer, Seigneur ?

- Pas encore. J'ai une mission tout à fait dans vos cordes à vous confier. Vous vous souvenez qu'il y a quelques mois, nous avons battu le corps d'armée stationné dans Carcassonne.

- Bien sûr, c'était ma première opération en tant que lieutenant général.

- En effet ! J'ai appris depuis peu que les frères de Berzy avaient réchappé à la bataille, avant d'aller trouver refuge dans le Sud et y reconstituer un groupe de brigands de la pire espèce. Depuis, ils ont recommencé leurs exactions et terrorisent nos populations en perpétrant, pillages, destructions, massacres et viols. J'avais promis à mes sujets de ramener leur tête à Toulouse mais après le désastre de Marmande, j'ai pensé que vous souhaiteriez châtier ces brutes comme il se doit.

- Votre parole sera tenue, Seigneur. Je sollicite simplement le privilège de disposer de mes escadrons.

- Vous les aurez. À très bientôt, Gilbert, que Dieu vous garde et vous vienne en aide.

Gilbert rentra chez lui, ôta son harnachement et ses armes, avant de se servir un grand verre de vin et d'aller s'asseoir dans son jardin. Malgré la fraîcheur de ce milieu d'automne, il aimait à tourner son regard vers la voûte céleste espérant que depuis là-haut, Jeanne le regardait. Quelques mots doux s'élevèrent vers les étoiles puis, comme une réponse venue du firmament, un nom lui vint à l'esprit, Hannibal. Depuis son départ du château, il cherchait un moyen de localiser les groupes d'assassins sans se faire repérer, avant de fondre sur eux et de les anéantir jusqu'au dernier. De par son expérience, il savait que ses compagnons d'armes étaient désormais aptes au combat, mais peu expérimentés en matière d'infiltration et de renseignement. En revanche, Sixte qui, avec ses hommes, opérait dans l'ombre depuis des années, était particulièrement doué pour localiser et suivre les sicaires de Foucault de Berzy.